

UN SOUPÇON
DÉGUSTATION CINÉMATOGRAPHIQUE À L'AVEUGLE

REVUE DE PRESSE
JUILLET 2026

Compagnie Espace commun

Télérama'

Avignon 2026 : que voir dans le Off ? Nos trente nouveaux coups de cœur

Publié le 10 juillet 2026 à 17h35 | Mis à jour le 11 juillet 2026 à 11h06



“Un soupçon”, de Julien Fišera

Un chef cuisinier raconte sa passion pour des films, et la manière dont ceux-ci donnent à voir les relations de séduction hétérosexuelles. Il illustre cette démonstration en offrant des bouchées apéritives de sa confection aux spectateurs. Les alliances de goûts et de textures symbolisent les interactions entre les personnages de longs métrages bien connus, du cinéma français ou hollywoodien. Cette proposition troublante du metteur en scène Julien Fišera interroge le regard masculin si fortement présent dans l'art. Elle pose très directement au public, à travers la dégustation, la question de l'imbrication entre l'artiste et son œuvre. Après une telle démonstration, doit-on encore savourer les délicieuses bouchées qui nous sont servis, ou être écœurés ? — **T.L.R.**

TTT Jusqu'au 19 juillet, au Train bleu (La Respérid – Jardin du carmel), à 12h10 et 13h30, durée 50 mn. Relâche le 17 juillet.

« Un soupçon », sentir et analyser



Conçu et mis en scène par Julien Fišera et interprété par Martin Nikonoff, *Un soupçon* explore avec intelligence et beaucoup d'esprit l'insoupçonnable des discours et positions sexistes, dépliant la violence qu'ils recèlent.

C'est une forme simple et inhabituelle : une « *expérience théâtrale et culinaire* », dicit l'équipe artistique. Et lors de ce spectacle-dégustation, les spectateur-rices vont découvrir, assis-es par table de cinq, des plats concoctés par James. Ce cuisinier, qui va s'animer autour d'une grande table – dont la nappe blanche est en partie recouverte de mots, liste interminable de titres de films contaminant l'espace immaculé –, s'affirme dès les premières minutes de la représentation comme un personnage intense. Un être fougueux qui nous balance pêle-mêle la procédure de divorce en cours avec sa conjointe, son amour du cinéma et de la cuisine, sa passion pour... la cuisine et le cinéma, ou encore sa conviction de la nécessité de partager les mêmes goûts avec la personne qu'il aime.

Dans ce mélange de fébrilité et d'assurance, James va, ainsi, introduire, préparer, exposer les ingrédients et nous servir plusieurs plats – reliant chacun d'eux à la scène d'un film, d'un dessin animé à un blockbuster, en passant par une comédie romantique française. **Entre arrogance, assertivité et trouble, le jeune homme détaille par le menu aliments comme séquences de baiser.** Son comportement, sa façon de poser des questions sans attendre la réponse, de glisser des visions fermes et péremptoires du monde, d'asséner des stéréotypes reconduisant les visions sexistes, il se peut que toutes et tous les reconnaissent, pour les avoir déjà entendus dans la vie de tous les jours. Il se peut, du même coup, qu'au fil des remarques fleurant bon l'hétéropatriarcat (mais toujours comme en sourdine), l'on se (re)coltine à la façon dont ces comportements, ces phrases produisent insidieusement des ravages, à la manière dont elles participent à avaliser des rapports de domination, à légitimer de la violence. Et c'est là que l'articulation entre cuisine et cinéma va révéler toute sa puissance. Car tresser à la première le second redouble la question de ce qui constitue une culture, des usages, des comportements. Cette articulation amplifie et complexifie la question des impensés et des angles morts, de ce qu'on analyse et ressent, de ce que c'est que consommer de la nourriture et regarder un film – ou tout autre objet culturel. Ainsi, loin de se reposer sur son dispositif, de s'en tenir à l'originalité, la curiosité et la gourmandise qu'elle comporte ou qu'elle suscite, **cette proposition de la compagnie Espace commun travaille, subtilement et souterrainement, des présupposés.** Elle pointe par la bande les schémas établis, les structures qui nous gouvernent.

Tout en se retrouvant charmé, conquis, par la dégustation de plats exquis – dont les recettes ont été imaginées par la cheffe **Lila Djeddi** –, dont on lui explique précisément la conception, le contenu, les ingrédients, le public (re)découvre la violence de certaines scènes présentées comme des scènes d'amour. Et il **perçoit, du même coup, la toxicité du cuisinier impeccablement interprété par Martin Nikonoff**, et l'ambiguïté de certaines situations. C'est là l'une des forces du spectacle, de nous faire ressentir l'omniprésence de la culture du viol et du *male gaze* – théorie conceptualisée par **Laura Mulvey**, qui a analysé comment le plaisir du regard spécifique au cinéma, sa scopophilie, a été bâti sur l'objectivation de la femme.

Si le choix de terminer par la diffusion des extraits de films évoqués peut sembler superflu, il permet, là encore, de se confronter à la violence du refus du consentement, à sa permanence et à la façon dont – à l'image des mots sur la nappe – elle contamine tout. Preuve que ce ne sont pas seulement les œuvres, mais aussi les comportements et la façon dont on en parle qui prolongent un certain type de regards, de gestes, de stéréotypes : de violences.



CRITIQUES

UN SOUPÇON : AVALER LA VÉRITÉ

PAULINE CRÉPIN

22 JUILLET 2026 | FESTIVAL D'AVIGNON THÉÂTRE

UN MENU APPÉTISSANT

Nous arrivons dans le jardin, où chantent à tout rompre les cigales. Une petite dizaine de tables sont installées sur l'herbe, derrière nous, le potager du jardin. L'écrin est bienvenu, au cadre bucolique s'ajoute le clin d'œil de déguster ce spectacle au milieu des plantations de légumes. Nous sommes accueilli-es par l'équipe, Julien Fišera – auteur et metteur en scène – nous explique que les bouchées que nous allons déguster ont été pensées par la cheffe Lila Djeddi. La dégustation s'inscrit dans une démarche écologique avec des produits locaux, de saison et donc une carte qui s'adaptera au gré des saisons et des lieux où le spectacle partira en tournée. La mise en bouche est parfaite, il est midi et on se régale d'avance de ces mets bons et éthiques.

Puis arrive -en retard- James (interprété par Martin Nikonoff), c'est lui qui conduira la dégustation. Il s'excuse de son retard, mais il est en plein divorce et avait un appel de son avocat. Un peu gêné de ce démarrage bancal, il enfile vite son tablier en nous expliquant ses deux grandes passions dans la vie : la cuisine et

le cinéma. C'est en alliant ses deux passions qu'il a eu l'idée de cette « dégustation cinématographique à l'aveugle ». Il nous informe que nous ne verrons pas des extraits des films, sans doute pour les retrouver dans le goût uniquement. Il y aura 4 bouchées, pour 4 films issus de la Pop Culture (dessin animé, *blockbuster* etc...) Ce qui est intéressant c'est que ces films – connus de tous – sont présentés par le biais du goût. Une entrée en matière innovante, d'autant plus que les bouchées sont raffinées et *umami* à souhait.

Autour des petites tables, sous les arbres, le spectacle prend un peu les tournures d'un repas de famille. Le public, d'âges variés, se rencontre, échange à propos des saveurs. Mais à l'instar des repas de famille, celui-ci s'ancre dans deux piliers fondateurs de consensus : parler de films populaires autour d'un bon plat. Tous les ingrédients sont rassemblés pour passer une pause repas légère, à l'abri du fracas d'Avignon, en bonne compagnie. Mais un soupçon de quelque chose pourrait bien gâcher le moment.

AVALER DES COULEUVRES

James, depuis qu'il a annoncé son instance de divorce, est sur le qui-vive, tendu, à regarder par-dessus son épaule. Il ne connecte pas avec nous, son ton est très détaché, il semble écouter chacun de ses mots, analyser ses gestes. Il n'est pas dans l'instant avec nous. Ce trouble, cette petite gêne va progressivement grandir. Le moment sera parsemé ici et là de remarques patriarcales, sexistes. Sans que ce soit pleinement discriminant, nous infusions progressivement dans un vocabulaire problématique, grinçant, poisseux.

Chaque bouchée est associée à une scène de baiser d'un film. James en profite pour nous parler de sa vision de l'amour, comment « on ne devient vraiment soi qu'à travers l'autre », et qu'il ne faut pas hésiter à « persévérer », « dérober ». Les analogies avec la nourriture sont de plus en plus amères. Et le discours, toujours rapporté à la nourriture ou au cinéma, devient plus violent, comme la sauce piment : il tabasse.

C'est toute la finesse de l'écriture de la pièce, de nous piéger dans des plaisirs simples,

fédérateurs et très appréciés. La nourriture produit un effet immédiat auprès des spectateur-ices, qui zieutent, échangent sur les goûts, imaginent quelle pourraient être les associations de la prochaine bouchée. Et comme les films sont connus, qu'il n'y a pas une présentation très savante des scènes – car il n'est plus question de cela à ce stade du spectacle – l'attention s'étirole, on pense avant tout par l'estomac. Ou au contraire, d'autres captent de plus en plus les sous-entendus, certains regards se font durs à l'encontre de James. Et il devient difficile de manger les bouchées – pourtant fort délicieuses – cela donne le sentiment d'être en accord avec le discours ambiant. En ingérant le repas, ne devenons nous pas complice ?

” *C'est toute la finesse de l'écriture de la pièce, de nous piéger dans des plaisirs simples, fédérateurs et très appréciés.*

DOSAGE PARFAIT

” *La construction de l’histoire, l’entrée progressive dans la matière, la rupture, l’épilogue. Tout est pensé avec une très grande intelligence.*

Puis vient le *plot twist*, qui n’en est pas tellement d’ailleurs. Mais des mots sont dits, on sort du flou, de l’insidieux, du *soft power*. Sans trop expliquer ici de quoi il s’agit, le double effet d’annonce, de la déception au choc ou au soulagement – selon l’écoute qu’avait eue le public – est tout bonnement génial. La construction de l’histoire, l’entrée progressive dans la matière, la rupture, l’épilogue. Tout est pensé avec une très grande intelligence.

Le cadre et la direction d’acteur de Martin Nikonoff sont là aussi très bien dosés : sans

tomber dans la caricature, mais sans pour autant lui découdre sa cape d’anti-héros. Martin Nikonoff parvient à s’extraire du rapport d’empathie immédiate que le public a tendance à accoler aux acteur·ices. Il se dérobe à nous, ni ami, ni ennemi, on reste perplexe devant cet homme fuyant. Il est à l’image de ces films connus de toustes, de ces bouchées appréciées de toustes, il est un homme parmi tant d’autres. Il pourrait se fondre dans la masse des consensus : on aime bien manger, revoir un film qui nous fait plaisir et on connaît toustes un James, peut-être même qu’on en est un.

La pièce nous piège. Elle nous piège plus ou moins intensément selon ses connaissances, sa sensibilisation et son vécu. Mais elle nous piège à plusieurs endroits : ceux qui n’ont rien vu venir, et ceux qui pensaient pouvoir faire la révolution et qui se voient couper l’herbe sous le pied.

Cependant nous comprenons toustes que cette démonstration est d’une efficacité redoutable, qui démonte l’idée reçue et bien confortable que certains domaines échappent au rapport de domination. Tout est bel et bien politique.



© Mathilde Mery

***Un soupçon* va bien au-delà du théâtre immersif. La pièce est d’une dramaturgie et d’une finesse remarquable. Le spectacle parvient à rassembler, interloquer, surprendre, perturber, apprendre ou rappeler. Sans effet coup de poing, en se servant avec malice des procédés de la scène, *Un soupçon* nous fait avaler des vérités. Sans aucune faute de goût, on ne peut qu’applaudir la prouesse**

« Un Soupçon – Avignon Off 2026 »

Dans la soupe, un autre son

11 juillet 2026



Sur scène, donc au jardin, c'est Martin Nikonoff qui officie et nous sert des préparations culinaires de Lila Djeddi confectionnées à l'avance. Martin, alias James, nous propose d'associer des saveurs avec quatre extraits de films ayant été de gros succès commerciaux et dont les titres mis en devinette, sont vite découverts... Tout se passe bien, attablé à l'ombre par groupe de quatre ou cinq, le public goûte, déguste, déglutit sans rien soupçonner. Pourtant, on peut sentir que ça ne va bien pas pour James. Arrivé en retard avec son téléphone en main, il nous a avoué qu'il était en instance de divorce et on le sent stressé, tendu. Mais quel rapport peut-il bien y avoir entre certains films « grand public », le fait d'avaler de succulentes bouchées et la rupture conjugale de James ? Tout craque quand James nous annonce qu'il a oublié chez lui la quatrième préparation à déguster... Panique ? Non, une bascule du spectacle qu'il ne serait pas malin de divulguer.

Qu'avalons-nous quotidiennement en consommant des « produits culturels » comme le sont les films « bloc-boostés » ? Avaler sans mâcher, ruminer sans recracher, digérer sans juger si bon ou pas. Que signifie l'expression « culture sexiste » ou « culture du viol », en tant que *cultures* au sens sociologique, c'est-à-dire tout le contraire d'une culture qui développe la réflexion, le sens critique, le progrès intellectuel ? Et si ces *cultures* n'étaient que des formatages, des conditionnements néfastes, reflétant et reproduisant des systèmes de domination avec leurs violences symboliques mais aussi physiques, quotidiennes, systémiques ? On pense à la statistique effroyable des féminicides en France !

A l'heure de casser la croûte, après une matinée de théâtre et de chaleur dans le Off d'Avignon, il est conseillé de se mettre au vert pour avaler quelque chose. Ça tombe bien, car Julien Fišera nous invite à une « dégustation cinématographique à l'aveugle » (sous-titre de son spectacle), dans les jardins de l'Ancien Carmel d'Avignon ! Dans cette nouvelle création, l'auteur, qui sait nous surprendre, nous interroge, avec son équipe, sur nos imaginaires façonnés par le cinéma « grand public ».

« *Un soupçon. Dégustation cinématographique à l'aveugle* est né d'une prise de conscience, suite à la naissance de mes enfants. Voyant ces derniers grandir dans le monde qui est le nôtre et se faisant rattraper tout jeunes par des stéréotypes de genre, j'ai été pris de vertige. Malgré ce qui se raconte et se vit dans la sphère familiale, il est incontestable que mes enfants baignent dans un environnement sexiste toxique. D'où proviennent ces réflexes délétères ? En quoi la culture qui est mon terrain professionnel participe également de ce rouleau compresseur sexiste ? »

Mais de quoi parle Fišera exactement ? Veut-il dénoncer l'assignation des femmes à la cuisine ? – du moins à la préparation des repas familiaux au quotidien, puisque pour ce qui est de « la grande cuisine », elle serait la chasse gardée des mâles dominants. (De moins en moins, heureusement !) Mais dans ce cas, la chose est déjà connue. Faut-il *soupçonner* son propos ?

La cuisine idéologique à la sauce patriarcale qu'on nous sert depuis des siècles au sujet d'une pseudo domination « naturelle » des hommes sur les femmes est devenue indigeste. Il faut soupçonner la soupe ! Questionner le bouillon de l'amour romantique dont on se gave au bol dans tant de films où l'histoire commence par *un qui veut et une qui ne veut pas ou ne sait pas*, et se termine toujours par la victoire de celui qui voulait, à la faveur d'une insistance répétée ou d'un coup de force, comme le *so romantic* « baiser volé » – un vol induit souvent un *viol de propriété*.

Il y a bien quelque chose à déconstruire dans la culture de masse que le cinéma dominant charrie, dans la masculinité patriarcale qu'il met en scène... N'est-il pas temps de ne plus consommer cette cuisine toxique et d'inventer une nouvelle gastronomie des rapports amoureux et sexuels ? Y mettre un *soupçon* de féminisme ? Pas suffisant, il faut de grosses louches de progrès collectif sur les mœurs et la répartition du pouvoir entre les genres ! En cuisine, c'est bien connu, les quantités sont essentielles.

En un sens, Julien Fišera cuisine la scène théâtrale comme un lieu de dégustation « à vue ».

Jean-Pierre Haddad

Festival Off – Avignon 2026. Théâtre du Train Bleu, à la Respeldi' / Jardins du Carmel, 3 rue de l'Observance, 84000 Avignon. Du 4 au 19 juillet 2026. 1^{er} service à 12h10 – Second service à 13h30. Relâche les 10, 17 juillet.